

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



À propos du prix David 1978 — Anne Hébert

Poésie rompue

Pierre Monette

Numéro 12, novembre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40387ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Monette, P. (1978). À propos du prix David 1978 — Anne Hébert : poésie rompue. *Lettres québécoises*, (12), 49–51.

concurrence avec le roman bourgeois a eu pour effet selon l'auteur de contre-carrer « l'éclosion d'un authentique roman d'analyse » (p. 226). Ne faudrait-il pas ainsi écrire l'histoire économique et sociale de notre littérature ? étudier les conditions matérielles qui ont déterminé sa production et son contenu ? À ce sujet notre auteur donne de précieux renseignements (quoique sporadiques et non-systématisés) sur les différentes instances de production, reproduction, conservation et consécration (maisons d'édition, universités, bibliothèques, prix littéraires) du roman québécois. On apprend par exemple qu'avant 1904

tout roman étranger, français ou autre, pouvait être reproduit par les éditeurs canadiens un mois après sa parution et sans que fussent versés des droits d'auteur si ce dernier n'avait pas pris la précaution d'exiger que l'éditeur de son pays, pendant ce très bref délai de trente jours, obtînt du Ministère canadien de l'Agriculture l'autorisation de le faire publier également au Canada pour que les dispositions du Copyright Act jouassent en sa faveur (p. 147).

On peut juger des conséquences qu'un tel libéralisme a pu avoir sur la production autochtone :

Les romanciers canadiens, à qui l'édition de leurs oeuvres coûtait déjà fort cher, n'étaient pas en mesure de supporter la concurrence des romanciers étrangers dont on inondait le marché et que leurs compatriotes lisaient en priorité parce qu'il s'agissait d'auteurs connus et qu'il était de bon ton de les avoir lus (Ibid).

Il n'est pas étonnant de constater dès lors que de 1860 à 1920, c'est-à-dire durant soixante ans, on ait produit deux fois moins de romans que durant les vingt années qui ont suivi, soit de 1921 à 1940⁵. On voit d'ici l'intérêt et la portée d'une étude sur les mécanismes sociaux du système littéraire, on saura gré à Madeleine Ducrocq-Poirier de nous en avoir donné des éléments.

Jacques Michon

1. *Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque.* Paris, Nizet, 1978, 908 pages, \$32 (128 Francs français).
2. Nous avons relevé plus de vingt-et-un noms de romanciers qui ne figurent pas dans le *Dictionnaire pratique* et qui sont présentés dans cet appendice ; il s'agit de J.-H. Bernier, A. Bouchard, E. Chouinard, J. Dupuy, P. Dupuy, J. Gobeil, M. de Goumois, C. Hamel, Y. A. Labelle, G. de La Tour Fondue, L. Longpré, O. Masse, A. Mousseau, L.-R. Paradis, J.M. Poirier, C. Robillard, S. Roy, E. Sénécal, T. Tardif, J. Vaillancourt, J. Véron.
3. Dans *Le roman canadien-français*, 3e édition, coll. « Archives des lettres canadiennes », Montréal, Fides, 1977.
4. Exemples d'énoncés de vérité ou de vraisemblabilisation du réel ou de l'homme québécois : « (...) le fils se repliera sur des fixations infantiles ou souffrira de névroses de dépersonnalisation si fréquentes chez le Canadien français. » (p. 618) ; « La susceptibilité qui pousse si fréquemment le Canadien français à se replier sur lui-même, à éviter les contacts extérieurs, à ne pas se montrer tel qu'il est (...) » (p. 640) ; « Quand le Québécois du peuple ne parvient pas à s'affirmer ni à se défendre à coup d'arguments, il a recours à ses poings. » (p. 661).
5. De 1860 à 1920, 100 titres, de 1921 à 1940, 202 titres ; chiffres obtenus à partir de la bibliographie de John E. Hare (voir note 3).

Porte ouverte

A propos du prix David 1978 Anne Hébert: Poésie rompue

par Pierre Monette

Anne Hébert et son oeuvre, commencée en 1942 par la publication des *Songes en équilibre*, sont au centre de ce qu'il est convenu d'appeler la génération des poètes de la solitude.

Dans le poème *La chambre de bois* — qui préfigure le roman qu'elle fera sous ce même titre quelques années plus tard — elle a tenté de relier sa personne avec le monde au travers les jeux des symboles :

(. . .)

*Il n'y a ni serrure ni clef ici
Je suis cernée de bois ancien.
J'aime un petit bougeoir vert.*

*Midi brûle aux carreaux d'argent
La place du monde flambe comme une forge
L'angoisse me fait de l'ombre
Je suis nue et toute noire sous un arbre amer.*

Toute la critique a continuellement traité de la poésie d'Anne Hébert sous cet

aspect symbolique ou mythique. C'est que, comme le soulève Denis Bouchard, auteur de *Une lecture d'Anne Hébert*, par son contenu même, la poésie d'Anne Hébert s'oppose à l'analyse classique, biographique de la poésie. « Anne Hébert semble écrire selon un code mythique qui lui est devenu naturel. Mais comme l'acte créateur ne s'adresse pas à la critique, elle a poursuivi sa démarche à la recherche d'une expression d'une réalité qui semble avoir, grosso modo, éludé la critique. » Gilles Marcotte, dans son

Temps des poètes, fait remarquer que : « Chaque poème du *Tombeau des rois* (second recueil de Anne Hébert) s'accomplit à l'intérieur de son propre langage, et il est superfétatoire de recourir, pour l'interpréter, à l'anecdote biographique. Sans perdre contact avec l'expérience personnelle, ou plutôt parce que cette expérience est portée par le poème au point d'incandescence où elle se dépasse elle-même, l'histoire se fait mythe, création par et dans le langage d'un univers donneur de sens. »

La poésie d'Anne Hébert, de par ses éléments symboliques, pose problème. Car si le lecteur n'a pas une communauté matérielle et idéelle avec la symbolique d'Anne Hébert, ses poèmes deviennent incompréhensibles, fermés sur eux-mêmes. Voilà qui peut expliquer que la génération actuelle de lecteurs qui ont moins de trente ans, qui n'ont pas vécu la situation politique, culturelle et sociale qu'Anne Hébert a pu utiliser comme base à sa symbolique peuvent difficilement apprécier les poèmes des *Songes en équilibre* et du *Tombeau des rois*.

Alors que les poèmes de Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois utilisaient des signes, donc des éléments linguistiques qui n'ont pas changé, les symboles d'Anne Hébert ont perdu déjà une grande partie de leurs références. De cette façon, la poésie d'Anne Hébert exprime moins par son contenu que sa forme la profonde solitude de sa génération.

Mais au centre de l'oeuvre d'Anne Hébert se trouve une cassure : *Poésie : solitude rompue*. Ce texte de prose est une sorte de manifeste qui marque le passage à un nouveau style et à une nouvelle thématique dans l'oeuvre.

La poésie n'est pas le repos du septième jour. Elle agit au coeur des six premiers jours du monde, dans le tumulte de la terre et de l'eau confondus, dans l'effort de la vie qui cherche sa nourriture et son nom. Elle est soif et faim, pain et vin.

Ce texte apparaît, comme Axel Maughey dans *Poésie et société au Québec (1937-1970)* le fait remarquer, à une époque où : « L'industrialisation et les transformations sociales se répercutent dans le domaine culturel et sur les attitudes d'esprit ; le développement économique favorise l'organisation des villes qui accueillent une population rurale

déracinée, inquiète ; terrain sociologique favorable à la mobilité sociale et à l'expansion de mouvements divers. L'origine sociale des poètes est renouvelée par l'apport des classes moyennes et populaires ; la jeunesse et les profondes mutations qu'affecte leur société les amèneront à se grouper pour redéfinir ce qu'ils sont. En 1953, l'année de la fondation de l'Hexagone, Anne Hébert déclare sa poésie : solitude rompue ; elle rompt avec l'époque de la solitude et prend le risque de vivre. Puis, à partir de 1954, les poètes font face à la complexité de la vie et décident de l'assumer. »

À cette ouverture sur le monde correspondra dans le langage poétique d'Anne Hébert une ouverture dans la forme et le sujet. Des petits vers courts, essouffés des premiers poèmes, d'un univers de chambres fermées, de coffres, ses poèmes passent à une période ample, avec des vers qui dépassent souvent la longueur d'une ligne et les images prennent les dimensions des villes, des grands espaces, ainsi dans *La ville tuée* :

(. . .)

La fille cria qu'elle n'avait ni coeur ni visage et qu'on l'avait trahie dès l'origine

Hors les murs chassée, tardant à fleurir, abrupte comme la soif sur son aire, elle se retourna

Derrière elle la ville s'effritait, pierres, sables, cendres, fleurs de pavots, cours vermeils dans le vent

L'effroi dans ses veines, la pitié entre ses mains, la fille éprouva d'un coup le malheur du monde en sa chair

Et découvrit son propre tendre visage éclatant parmi les larmes

C'est à cette époque que, sans doute poussée par :

l'appel (qui) vient des choses et des êtres qui existent si fortement autour du poète que toute la terre semble réclamer un rayonnement de surplus, une aventure nouvelle.

qu'elle signale dans *Poésie : solitude rompue*, Anne Hébert répond à la commande d'une association de boulangers qui lui demandait un poème sur le pain dans le but de l'utiliser pour une campagne publicitaire. Elle écrit *La naissance du pain*, qui est, en fait, le premier poème de sa nouvelle écriture.

Comment faire parler le pain, ce vieux

trésor tout contenu en sa stricte nécessité, pareil à un arbre d'hiver, bien attaché et dessiné, essentiel et nu, contre la transparence du jour ?

Si je m'enferme avec ce nom éternel sur mon coeur, dans la chambre noire de mon recueillement, et que je presse l'antique vocabulaire de livrer ses mouvantes images.

J'entends battre contre la porte, lâches et soumises, mille bêtes aigres au pelage terne, aux yeux aveugles ; toute une meute servile qui mâchonne des mots comme des herbes depuis les aubes les plus vieilles.

Qu'en ce coeur véhément du poète s'étende donc le clair espace balayé, le long champ de solitude et de dénuement, tandis qu'à l'horizon délivré poindra parmi les âges décelés, comme de plates pierres bleues sous la mer, le goût du pain, du sel et de l'eau, à même la faim millénaire.

(. . .)

Comme le souligne Gilles Marcotte ; « La circonstance n'est pas la cause extérieure du poème, elle nomme, de l'extérieur pour ainsi dire, cette « faim déliée » qui maintenant provoque le poème à de plus vastes et plus libres associations. Le coeur le plus intime bat au rythme du monde, et la solitude change de signe. » Le poème est refusé ! Il ne répond pas aux attentes du groupe qui l'a commandé.

Si on remarque une coupure radicale d'avec son ancienne écriture par l'allusion aux « bêtes aigres au pelage terne, aux yeux aveugles » qui sont « lâches et soumises » qui répond d'une façon critique au « coeur au poing comme un faucon aveugle », cet oiseau qui « (frémis-sait) et (tournait) vers le matin ses prunelles crevées » à la fin de *Le Tombeau des rois*, on peut se demander si la solitude a vraiment été rompue. Ne disait-elle pas dans son texte que :

(Le poète) remplit son rôle, et accomplit ce pour quoi il est au monde. Il doit se garder d'intervenir, de crainte de fausser sa vérité intérieure. Et ce n'est pas une mince affaire que de demeurer fidèle à sa plus profonde vérité, si redoutable soit-elle, de lui livrer passage et de lui donner forme. Il serait tellement plus facile et rassurant de la diriger de l'extérieur, afin de lui faire dire ce que l'on voudrait bien entendre.

En somme, Anne Hébert se contredit : elle veut s'ouvrir au monde en gardant la chasse gardée de son poème. Le poème ne fait que répondre au monde sans rien y provoquer, sans questionner le monde. On comprend facilement que la poésie d'Anne Hébert ne pouvait répondre à la demande militante — une publicité peut être militante — d'une association ouvrière. Une poésie aussi concentrée sur le poète seul ne saurait devenir réaliste et, comme l'avance Bertolt Brecht, présenter « une pensée qui interroge les choses et les événements pour en dégager l'aspect qui change et que l'on peut changer. » Mais où est Anne Hébert, avec sa personne physique de femme et de poète, dans cette contradiction du poème ? Comme nous l'avons signalé plus haut, le recours biographique n'aide en rien à la compréhension de l'oeuvre d'Anne Hébert. Elle est une personne effacée, qui ne se manifeste que par sa poésie. D'où vient cette solitude qui se manifeste encore après avoir désiré rompre la solitude d'une génération de poésie ?

C'est sans doute que, comme le dit bien Denis Bouchard, à cause de son origine familiale de petite-bourgeoisie riche surtout de sa culture : « Un des conflits intérieurs d'Anne Hébert demeurera peut-être ce besoin d'affirmer l'exclusivité d'une formation de lettrés de province, un pied dans le manoir seigneurial et l'autre dans le gouvernement, tout au milieu de l'abîme culturel et historique au sein duquel bourgeois et petit peuple se trouvaient liés et engloutis dans une même solitude. » Il m'apparaît plus juste de dire « engloutis *chacun* dans leur solitude ». On sait combien les contacts culturels entre classes sociales sont difficiles. Quand Anne Hébert pose le geste de répondre à la commande d'une association de boulangers et qu'il arrive que le poème soit refusé, cette situation veut dire que rien n'a changé entre nos deux solitudes. Ou plutôt, s'il y a changement, ce n'est qu'au niveau formel de la poésie ainsi qu'au niveau des images, le contenu, le message du poème n'a pas changé. Il demeure celui de la solitude individuelle. Mais, désormais, avec les transformations sociales qui ont obligé Anne Hébert à redéfinir ses positions d'écrivain, c'est la solitude d'une classe sociale qui se manifeste. Avec *Poésie : solitude rompue*, la poésie d'Anne Hébert n'a pas changé : elle si-

gnale plutôt le changement d'attitude d'une classe sociale qui devient consciente qu'elle ne peut plus se suffire à elle-même. Si dans les années '40, la petite bourgeoisie cultivée du Québec pouvait se sentir seule face à l'idéologie agriculturiste et de religiosité de l'État duplessiste, en 1960, elle continue à se retrouver seule devant les masses populaires qui se définissent en tant que classe à partir de la révolution tranquille. Une certaine réalité de faits de transformations appelle une manifestation de la petite-bourgeoisie, mais cette description de la réalité ne saurait répondre aux attentes d'une classe sociale en progression pour qui la réalité est différente. Devant le pain, Anne Hébert pouvait manifester l'essence spirituelle de la chose, alors que les boulangers devaient attendre la manifestation de l'essence de leur travail quotidien.

En somme, d'une période à l'autre, Anne Hébert est demeurée fidèle à elle-même, à sa classe sociale, mais la société qui s'est transformée et qui continue à être en transformation, ne peut plus trouver dans sa poésie l'expression de la réalité qu'elle subit et transforme. Le symbolisme caractéristique d'Anne Hébert se trouve dans l'impossibilité de répondre à cette réalité par la double contradiction d'être symbolique d'un temps passé et d'une société en voie de disparition, de pourrissement.

Anne Hébert, poète entre les deux solitudes de la petite-bourgeoisie québécoise, poète dans un désormais vide de langage qu'est devenu sa symbolique, était bien sûr l'artiste tout désigné pour recevoir le prix David cette année. La position de la poésie d'Anne Hébert répond à celle d'un gouvernement social-démocrate qui oscille entre le goût de la liberté d'entreprise dirigée par une petite-bourgeoisie nationale qu'il désire revaloriser par son projet de souveraineté-association et la constatation que seul le contrôle étatique de l'économie saurait rétablir l'équilibre politique et social que les masses ouvrières attendent de l'État. À ce gouvernement qui veut rompre d'avec un passé de colonisé sans pour autant rompre d'avec l'exploitation capitaliste correspond tout à fait Anne Hébert, qui n'accepte qu'à moitié les concessions nécessaires, qui, plutôt que de rompre réellement sa solitude, rompt la communication poétique. Anne Hébert, ou la poésie rompue.

L'Association des littératures canadienne et québécoise

THE ASSOCIATION FOR CANADIAN
AND QUEBEC LITERATURES INC.



L'ASSOCIATION DES LITTÉRATURES
CANADIENNES ET QUÉBÉCOISES INC.

SITUATION DE L'ÉDITION ET DE LA RECHERCHE
(littérature québécoise ou canadienne-française)
travaux du comité de recherche francophone de l'ALCO

recueillis et présentés
par
RENÉ DIONNE



Document de travail du Centre
de recherche en civilisation
canadienne-française, no 18
Ottawa, mai 1975

**Situation
de l'Édition et de la Recherche**
(littérature québécoise
et canadienne-française) **\$3.00**

THE ASSOCIATION FOR CANADIAN
AND QUEBEC LITERATURES INC.



L'ASSOCIATION DES LITTÉRATURES
CANADIENNES ET QUÉBÉCOISES INC.

REPertoire DES PROFESSEURS ET CHERCHEURS
(littérature québécoise et canadienne-française)
éditeur : René Dionne



Document de travail du Centre
de recherche en civilisation
canadienne-française, no 18
Ottawa, mai 1975

**Répertoire
des professeurs et chercheurs**
(littérature québécoise
et canadienne-française) **\$2.00**

Commandes :

Centre de recherche
en civilisation canadienne-française
Université d'Ottawa
Ottawa, Ont. K1N 6N5